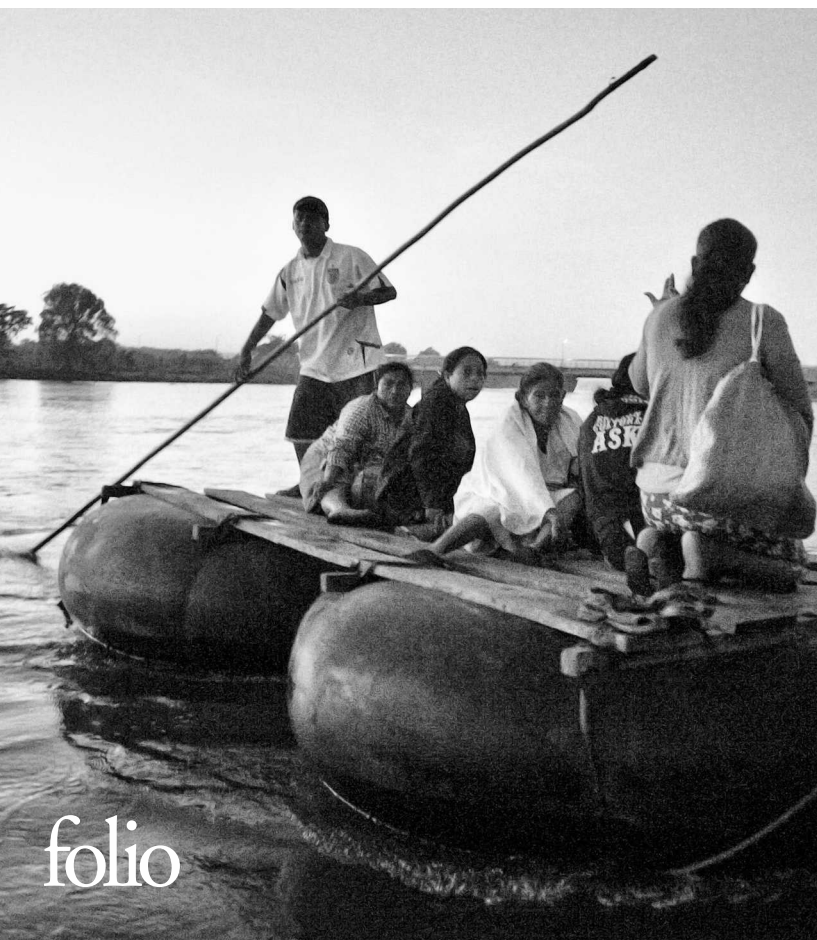


# Carlos Fuentes

## La frontière de verre



folio



COLLECTION FOLIO



Carlos Fuentes

# La frontière de verre

Roman en neuf récits

*Traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Céline Zins*

Gallimard

*Titre original :*

LA FRONTERA DE CRISTAL  
UNA NOVELA EN NUEVE CUENTOS

© Carlos Fuentes, 1995. *By arrangement with the author.*  
*All rights reserved.*

© Éditions Gallimard, 1999, *pour la traduction française.*

*Couverture : Photo © Kadir van Lohuizen / NOOR (détail).*

Carlos Fuentes est né en 1928 à Panama et mort en 2012. Fils de diplomate, il a poursuivi ses études au Chili, en Argentine et aux États-Unis. De 1975 à 1977, il a été nommé ambassadeur du Mexique à Paris, où il avait longuement vécu auparavant. Tout en explorant le champ du roman, de la nouvelle, du théâtre et de l'essai littéraire, il a mené des activités culturelles dans les deux Amériques et a écrit dans la presse européenne. Il est l'auteur de nombreux romans, notamment *La mort d'Artemio Cruz*, *Terra Nostra* et *Le vieux gringo*. Le prix Roger Caillois lui a été décerné en 2003 pour l'ensemble de son œuvre.





LA CAPITALINE

*À Héctor Aguilar Camín*



« Il n'y a absolument rien d'intéressant à voir à Campazas. » L'affirmation catégorique du Guide bleu arracha un petit sourire à Michelina Laborde, rompant momentanément la symétrie parfaite de son beau visage – son « masque mexicain », lui avait dit un jour un admirateur français –, cette parfaite ossature dont sont dotées les beautés mexicaines, et que le temps ne semble pas affecter. Visages faits pour la mort, avait ajouté le galant, et cela avait beaucoup moins plu à Michelina.

C'était une jeune femme aux goûts sophistiqués, parce que c'est ce qu'on lui avait inculqué, ce dont elle avait hérité, ainsi qu'on l'avait peaufinée. Elle appartenait à une « vieille famille », mais, un siècle auparavant, son éducation n'eût guère été différente. « Le monde a changé, mais pas nous », disait tout le temps sa grand-mère, qui continuait à être la colonne vertébrale de la maison. À ceci près qu'autrefois il y avait plus de pouvoir derrière les

bonnes manières. Il y avait des haciendas, des tribunaux d'exception et des bénédictions de l'Église. Il y avait aussi des crinolines. Il était plus facile de dissimuler les défauts physiques que la mode d'aujourd'hui révélait. Les blue-jeans faisaient ressortir les grosses fesses ou les cuisses maigres. « Nos femmes sont comme des grives – elle entendait encore l'antienne de son grand-père, qu'il repose en paix –, cuisse maigre, gros cul. »

Elle s'imaginait en crinoline : elle se serait sentie plus à l'aise qu'en jeans. Quel plaisir de se savoir imaginée, cachée, croisant les jambes sans que personne s'en aperçoive, pouvant aller jusqu'à ne rien mettre en dessous, recevoir l'air libre et frais sur ces maudites fesses, dans les interstices mêmes de la pudeur, ah, se dire que les hommes étaient obligés de l'imaginer ! Elle détestait la mode topless sur les plages ; le bikini était son ennemi personnel et ce n'est qu'à contrecœur qu'elle portait la minijupe.

Elle rougissait devant ces pensées, quand l'hôtesse du Gruman vint lui susurrer que l'avion privé allait bientôt atterrir à l'aéroport de Campazas. Elle tenta de discerner une ville au milieu du désert, des montagnes chauves et des voilements de poussière. Elle ne vit rien. Son regard se trouva pris dans un mirage : le fleuve lointain, et, au-delà, les coupes dorées, les tours de verre, les carrefours de routes pareils à de grands fermoirs de pierre... Mais cela c'était de l'autre côté de la frontière de verre. Ici en bas, le guide avait raison : il n'y avait rien.

Elle fut accueillie par don Leonardo, son parain. Il l'avait invitée après l'avoir rencontrée dans la capitale quelque six mois auparavant.

— Viens donc faire un tour dans mon pays. Ça va te plaire, tu verras, ma filleule. Je t'envoie mon avion privé.

Elle, à vrai dire, c'est son parrain qui lui avait plu. C'était un homme de cinquante ans, vingt-cinq de plus qu'elle, vigoureux, à moitié chauve, avec de longs favoris, mais doté d'un profil parfait de facture classique, comme celui d'un empereur romain, avec le sourire et le regard à l'avenant. Il avait surtout des yeux rêveurs qui lui disaient : je t'ai attendue longtemps.

Michelina aurait reculé devant la pure perfection ; elle n'avait pas connu de très bel homme qui ne l'ait point déçue. Ils se sentaient plus séduisants qu'elle. La beauté leur donnait des comportements de tyrannie insupportable. Le parrain don Leonardo avait ce profil parfait, mais tempéré par les bajoues, la calvitie, l'âge même... Le sourire, cependant, lui signifiait : Ne me prends pas trop au sérieux, je suis un viveur et un jouisseur ; d'un autre côté, le regard était d'une intensité irrésistible, je m'éprends réellement, signifiait-il, je sais tout demander parce que je sais tout donner, qu'en dis-tu ?

— Qu'en dis-tu, Michelina ?

— Ah, parrain, vous me connaissez depuis que je suis née, comment pouvez-vous me dire qu'il n'y a que six mois... ?

Il l'interrompit :

— C'est la troisième fois que je te vois, filleule. Chaque fois me paraît la première. Combien m'en faudra-t-il ?

— Beaucoup, j'espère – répondit-elle sans se

douter que cela allait lui empourprer les joues, encore que personne ne s'en apercevrait car elle venait de passer dix jours à Zihuatanejo, et la rougeur de la peau ne se discernait guère des effets du soleil. Néanmoins, c'était une femme qui remplissait l'espace où elle se trouvait. Elle coïncidait avec ses lieux, elle les embellissait. Dans les lieux publics, elle était accueillie par un concert de sifflements masculins, ce qui ne manqua pas de se produire dans le petit aéroport de Campazas. Mais, quand les admirateurs virent de qui elle était accompagnée, un silence respectueux s'instaura.

Don Leonardo Barroso était un homme puissant ici dans le Nord, mais aussi dans la capitale. Le père de Michelina Laborde avait offert à celui qui était à l'époque ministre d'être le parrain de sa fille pour des raisons évidentes. Protection, ambition, une minuscule parcelle de pouvoir.

— Le pouvoir !

C'était risible. Le parrain lui-même le leur avait expliqué quand il était venu dans la capitale six mois auparavant. La santé du Mexique a toujours reposé sur le renouvellement périodique de ses élites. Pour le meilleur ou pour le pire. Quand les aristocraties natives s'éternisent, nous les sortons à coups de pied au cul. L'intelligence sociale et politique du pays consiste à savoir se retirer à temps pour laisser la porte ouverte à la rénovation constante. Sur le plan politique, le principe de la non-réélection du président est notre grande soupape de sécurité. Chez nous, il ne peut pas y avoir de Somoza ni de Trujillo. Personne n'est indispensable. Six petites années et retour à la maison. Il

s'en est mis plein les poches ? Tant mieux pour lui. C'est le prix à payer par la société pour que son président s'en aille sans piper mot. Imaginez que Staline n'ait duré que six ans et qu'il ait remis pacifiquement le pouvoir à Trotski, celui-ci à Kamenev, ce dernier à Boukharine, et ainsi de suite. Sûr qu'aujourd'hui l'URSS serait la première puissance du monde. Au Mexique, pas même le roi d'Espagne n'accorda de titres définitifs aux créoles, et la République ne reconnut aucune aristocratie...

— Il y a quand même toujours eu des différences, intervint la grand-mère Laborde, assise devant ses boîtes de curiosités. Je veux dire qu'il y a toujours eu des gens bien. Ils me font rire ceux qui se prétendent de l'aristocratie porfiriste, simplement parce qu'ils sont restés trente ans au pouvoir. Trente ans, ce n'est rien ! Nous, quand ceux de notre famille virent entrer dans la capitale les partisans de Porfirio Díaz après la révolution de Tuxtepec, ils furent horrifiés : qui étaient donc ces types hirsutes sortis du fin fond de leur Oaxaca, accompagnés d'une bande d'épiciers espagnols et de Français faiseurs d'espadrilles ? Porfirio Díaz ! Les Corcuera ! Les Limantour ! Des arrivistes tout ça ! À l'époque, les gens bien nous étions pour Lerda...

La grand-mère de Michelina est âgée de quarante-quatre ans et toujours en pleine forme. Lucide, irrévérentieuse, elle se fondait sur le plus marginal des pouvoirs. La famille avait perdu de son influence après la Révolution, et doña Zarina Ycaza de Laborde s'était réfugiée dans la curieuse

occupation qui consistait à collectionner des bibelots, des vieilleries en tout genre, et surtout des revues. Tous les personnages successivement à la mode, que ce fût Mamerto le Cavalier avec son chapeau à larges bords ou Chupamirto le Colibri mal élevé, le capitaine Shark ou Popeye le Marin, elle les sauvait de l'oubli, emplissant toute une armoire de ces pantins bourrés de coton, les réparant, les recousant quand ils perdaient leurs entrailles.

Cartes postales, affiches de films, boîtes de cigares, capsules de bouteilles, bandes dessinées, doña Zarina entassait tout avec un zèle qui désespérait ses enfants et même ses petits-enfants, jusqu'au jour où une compagnie américaine lui acheta sa collection complète des revues *Hoy*, *Mañana* et *Siempre* pour cinquante mille dollars (chiffre rond), et alors tout le monde ouvrit de grands yeux : ce que la vieille dame gardait dans ses tiroirs et ses placards était une mine d'or, le trésor du souvenir, les bijoux de la mémoire... Grand-mère Zarina est la tsarine de la Nostalgie ! déclara le petit-fils le plus cultivé.

Le regard de doña Zarina se troublait quand il se dirigeait au-dehors, dans la rue du Río Sena où se trouvait la maison. Si seulement la ville s'était conservée comme la grand-mère conservait la Souris Mimi... Mais de cela mieux valait ne pas parler. Tout au long de sa vie, elle avait assisté à la mort paradoxale d'une ville qui, plus elle se développait, plus elle diminuait, comme si Mexico était un pauvre être qui lui aussi était né, avait grandi pour finalement, et fatalement, mourir... Elle s'était replongée dans ses volumes de *Chamaco Chico*, sans



espérer que quiconque entende ni comprenne sa phrase lapidaire :

— *Plus ça change, plus c'est la même chose\**...

La famille s'était réfugiée dans le corps diplomatique pour gagner sa vie décentement et préserver ses habitudes, sa culture et même, quoique illusoirement, sa gloire. À Paris, le père de Michelina fut chargé d'accompagner celui qui était alors le jeune député Leonardo Barroso, et avec chaque verre de Bourgogne, chaque gueuleton au Grand Véfour, chaque visite aux châteaux de la Loire, la gratitude de don Leonardo envers l'attaché diplomatique de vieille famille alla croissant jusqu'à s'étendre à l'épouse de ce dernier, puis au bébé qui venait de lui naître. Ils ne lui demandèrent rien ; il proposa de lui-même :

— Permettez-moi d'être le parrain de votre petite fille.

Michelina Laborde e Ycaza : la fille venue de la capitale, surnommée la capitaline. Vous la connaissez à force de la voir dans les pages mondaines des journaux. Un visage classique de créole, la peau blanche mais ombrée de Méditerranéenne, olive et sucre raffiné, symétrie parfaite des grands yeux noirs protégés derrière de fines paupières et l'imperceptible orage des cernes ; symétrie du nez droit, immobile à l'exception de la légère vibration des narines inquiètes ou inquiétantes, comme si un vampire essayait de s'échapper de la nuit enfermée dans ce corps lumineux. Les pommettes, d'apparence fragile comme une coquille d'œuf de

\* En français dans le texte.

caille derrière la peau souriante, essayaient elles aussi de s'ouvrir un chemin au-delà du temps de l'épiderme, vers le crâne parfait. Enfin, la longue chevelure noire de Michelina, flottante, brillante, fleurant le savon plus que la laque, représentait forcément les affriolantes pilosités cachées. Autrement tout se divisait : le menton partagé par la profonde fossette, la peau...

Tout cela vint à l'esprit de don Leonardo lorsqu'il vit sa filleule si joliment grandie, et il se dit :

— Je la veux pour mon fils.

## 2

En jolie fille, sophistiquée, ayant voyagé, la capitaline contempla sans surprise la ville de Campazas. Sa place centrale poussiéreuse avec son église modeste mais fière, aux murs délabrés, mais au portail dressé, savamment sculpté, proclamant : le baroque est venu jusqu'ici, jusqu'aux confins du désert. Pas plus loin. Mendiants et chiens errants. Marchés pittoresques et miraculeusement fournis, haut-parleurs offrant des promotions et roucoulant des boléros. L'empire des boissons fraîches : y a-t-il un pays plus grand consommateur de boissons gazeuses que le Mexique ? Fumée de cigarettes brunes, de forme ovale, fortement tropicales. Odeur de pralines.

— Ne sois pas étonnée de l'allure de ta marraine, était en train de dire don Leonardo à Michelina comme pour détourner son attention de la

laideur du bourg. Elle a décidé de s'offrir une petite cure, tu sais. Jusqu'au Brésil elle est allée, figure-toi, chez le célèbre docteur Pitanguy. Quand elle est revenue, je ne l'ai pas reconnue.

— Je ne me souviens pas très bien d'elle, dit Michelina avec un sourire.

— J'ai failli la renvoyer. « Ce n'est pas ma femme, ce n'est pas d'elle que je suis tombé amoureux... »

— Je ne peux pas me rendre compte, dit Michelina avec une pointe de jalousie involontaire dans la voix.

Il rit. Michelina, elle, songea de nouveau à la mode d'autrefois, à la crinoline qui cachait le corps, à la voilette qui dissimulait le visage, le rendait mystérieux, désirable. Et aussi, les lumières d'autrefois étaient basses. La chandelle et la voilette... Il y avait beaucoup de nonnes dans l'histoire de sa famille et rien n'exaltait plus l'imagination de Michelina que la vocation de l'enfermement volontaire, l'idée qu'une fois dedans, bien protégée, c'était la libération de tous les pouvoirs de l'imagination : qui aimer, qui désirer, qui prier, les choses à confesser... À l'âge de douze ans, elle rêvait de se cloîtrer dans quelque vieux couvent colonial pour s'abîmer dans la prière, se flageller, se plonger dans l'eau froide et prier de nouveau.

— Je veux rester toujours petite fille. Sainte Vierge, protège-moi, ne fais jamais de moi une femme...

Le chauffeur s'arrêta devant une immense grille de fer forgé, comme elle n'en avait vu que dans certains documentaires sur Hollywood, à l'entrée

des studios. En effet, lui apprit son parrain, ici on appelle notre quartier Disneyland – les gens du Nord sont très moqueurs –, mais enfin il faut bien vivre quelque part, ma chère filleule, et de nos jours on a besoin de se protéger, pas moyen de faire autrement, il faut se défendre et défendre son bien.

— Je ne demanderais pas mieux que de vivre les portes ouvertes, comme on le faisait avant dans le pays. Mais maintenant même les gringos ont besoin de gardes armés et de chiens policiers. Être riche est un péché.

Avant : le regard de Michelina passa de son souvenir des couvents coloniaux et des châteaux français à la vision, réelle, de l'ensemble de demeures ceintes de hauts murs, mi-forteresses, mi-mausolées, manoirs et chapiteaux grecs, colonnes et sveltes statues de dieux vêtus de feuilles de vigne ; mosquées arabes avec jets d'eau et minarets en stuc ; reproductions de Tara, la plantation d'*Autant en emporte le vent*, avec son porche néo-classique. Pas une tuile, pas une brique crue, rien que du marbre, du ciment, de la pierre, du plâtre, des grilles et encore des grilles, des grilles derrière des grilles, des grilles perpendiculaires à d'autres grilles, un labyrinthe de clôtures et le vrombissement inaudible des portes cochères ouvertes dont s'échappe une odeur d'essence répandue, involontairement urinée par les troupeaux de Porsche, de Mercedes et de BMW qui reposent comme des mastodontes dans les entrailles des garages.

La maison des Barroso était tudoro-normande, avec des toits à deux pentes, des ardoises bleues, des maçonneries avantageuses sur la façade et des

vitraux de couleur un peu partout. Il ne manquait que les rives de l'Avon dans le jardin et la tête d'Anne Boleyn dans un coffre.

La Mercedes s'arrêta, le chauffeur descendit avec empressement ; c'était un petit bonhomme vêtu de bleu marine, avec une tête de carcajou, capable de boutonner sa veste tout en courant ouvrir la portière au patron et à sa filleule. Michelina et son parrain sortirent de la voiture, le parrain prenant sa filleule par la main pour la conduire jusqu'à l'entrée de la résidence, la porte s'ouvrit, doña Lucila Barroso accueillit Michelina avec un sourire, don Leonardo exagérait, la dame avait l'air plus âgée que son mari, elle embrassa la jeune fille, derrière se tenait le garçon, Marianito, l'héritier, qui ne partait jamais en voyage, sortait très peu, Michelina ne le connaissait pas, il était temps qu'elle fasse sa connaissance, un garçon très réservé, très sérieux, très poli, qui lisait beaucoup, ayant l'habitude de se réfugier dans le ranch pour lire jour et nuit, il était temps qu'il sorte un peu, il avait vingt et un ans, ce soir même la capitaline et le provincial, le fils et la filleule pourraient aller danser de l'autre côté de la frontière, aux États-Unis, à une demi-heure d'ici, danser, faire connaissance, sympathiser, mais bien sûr, évidemment...

### 3

Marianito rentra seul, ivre, en larmes. Doña Lucila l'entendit trébucher dans l'escalier et pensa à l'impossible, un voleur, Leonardo, il y a un voleur,

ce n'est pas possible, les gardes, les grilles. Le par-  
rain se précipita en robe de chambre et trouva son  
fils à genoux sur un palier en train de vomir. Il  
l'aida à se relever, lui caressa la tête, la gorge du  
père se noua, le fils barbouilla de vomi la jolie robe  
de chambre à motifs liberty. Le père aida le fils à  
rejoindre sa chambre noire, sans lampes, comme  
le garçon l'avait toujours voulu, malgré les moque-  
ries de son père : Tu es comme un chat. Tu vois  
dans l'obscurité. Tu vas devenir aveugle. Comment  
fais-tu pour lire dans le noir ?

— Que s'est-il passé, mon petit ?

— Rien, papa, rien.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? Dis-moi ce qu'elle  
t'a fait, mon petit.

— Rien, papa. Je te jure. Elle ne m'a rien fait.

— Elle n'a pas été gentille avec toi ?

— Si, très gentille, papa. Trop gentille. Elle ne  
m'a rien fait. C'est moi.

C'était lui. Il avait honte. Dans la voiture, elle  
avait aimablement essayé de faire la conversation,  
sur les livres, les voyages. Dans la voiture au moins,  
il faisait sombre, le chauffeur était silencieux. Pas  
la discothèque. Le bruit était insupportable. Les  
lumières violentes, terribles, comme des lames  
blanches, elles le persécutaient, elles avaient l'air  
de le poursuivre, lui seul, elle, même l'ombre la  
respectait, la désirait, l'entourait avec amour, elle  
se mouvait et dansait entourée d'ombre, jolie,  
papa, elle est jolie...

— Tout juste assez bien pour toi, mon fils.

— Si tu avais vu comme tout le monde l'admi-  
rait, m'enviait, papa.

— C'est chouette, hein Mariano, on se sent vachement bien quand on vous envie votre petite amie ? Mais qu'est-ce qui s'est passé ? elle a été méchante avec toi ?

— Non, elle est très bien élevée, trop bien même, je dirais, elle fait tout parfaitement, ça se voit qu'elle vient de la capitale, qu'elle a voyagé, qu'elle a tout ce qu'il y a de mieux, pourquoi est-ce qu'elle n'a pas été poursuivie par les lumières de la discothèque, pourquoi moi... ?

— Elle t'a laissé... oui ?

— Non, je suis parti, j'ai pris un taxi américain, je lui ai laissé le chauffeur avec la Mercedes...

— Je te demande si elle t'a laissé faire...

— Non, je me suis acheté une bouteille de Jack Daniels et je l'ai vidée d'un trait, j'avais l'impression que j'allais mourir, j'ai pris un taxi, je te dis, j'ai retraversé la frontière, je ne sais plus très bien ce que je dis...

— Elle t'a humilié, c'est ça ?

Il répondit que non, ou peut-être oui, la politesse de Michelina, sa politesse l'humiliait, sa compassion le vexait, Michelina était comme une bonne sœur en habit signé Yves Saint Laurent, avec en guise de scapulaire, une de ces pochettes Chanel à chaîne dorée, elle dansait dans l'ombre, elle dansait avec l'ombre, pas avec lui, lui elle le livrait à la lacération de cette lumière battante, blanche, glacée, dans laquelle tout le monde pouvait le voir, se moquer de lui, le rejeter, demander qu'on le mette dehors, il gâchait l'ambiance, comment l'avait-on laissé entrer, un monstre pareil, il avait seulement envie de disparaître dans l'ombre avec

elle, se réfugier dans son quant-à-soi qui l'avait toujours protégé, je te jure papa que je ne voulais pas abuser d'elle, je lui ai seulement demandé ce qu'elle me donnait, un peu de pitié, dans ses bras, et un petit baiser, qu'est-ce que ça lui coûtait de me donner un baiser ? toi, tu m'embrasses bien, papa, je ne te fais pas peur, n'est-ce pas ?

Don Leonardo caressa la tête de son fils, il lui envoyait la masse de cheveux bronze, fauve, lui qui était devenu chauve si tôt. Il l'embrassa sur le front et l'aida à se mettre au lit, il le borda comme lorsqu'il était petit, il ne lui donna pas sa bénédiction parce que cela ne faisait pas partie de ses croyances, mais il faillit lui chanter une berceuse. Cela lui parut ridicule. En vérité, il ne se souvenait que de boléros et tous parlaient d'hommes humiliés et de femmes hypocrites.

— Tu as couché avec elle, au moins, mon petit ?

#### 4

La fête en l'honneur de Michelina fut un succès total, surtout parce que doña Lucila exigea des hommes de la maison – don Leonardo et Marianito – qu'ils se fassent tout petits.

— Allez-vous-en au ranch et revenez tard. Nous voulons nous faire une fête entre copines pour être à l'aise et nous raconter toutes les histoires que nous voulons.

Leonardo s'arma de patience. Il savait que Michelina trouverait insupportables les sottises que débitait



cette bande de bonnes femmes chaque fois qu'elle se réunissait. Marianito n'était pas en état de se déplacer, mais son père ne dit rien à Lucila ; le garçon était invisible de toute façon, il était si discret, une ombre... Don Leonardo s'en fut seul dîner avec des gringos de l'autre côté de la frontière. Dîner à six heures du soir, les barbares. Il revint alors que la fête battait son plein, il fit simplement un signe du doigt au jeune Indien pour lui signifier de garder le silence. De toute façon, c'était un sauvage qui ne parlait pas l'espagnol, raison pour laquelle doña Lucila l'engageait tout le temps, car cela permettait à ces dames de dire tout ce qui leur passait par la tête sans témoins. Le jeune indigène était, de surcroît, mince et beau comme un dieu du désert, non de marbre blanc, mais d'ébène, et quand ces dames commençaient à avoir le pompon, elles le déshabillaient collectivement et le faisaient se promener tout nu avec un plateau sur la tête. C'était une bande de nanas du tonnerre de Dieu, sans inhibitions, non mais, qu'est-ce qu'elles croyaient ces filles de la capitale, que parce qu'elles étaient du Nord, elles étaient forcément des péquenaudes ? Tu parles, ici on était à deux pas de la frontière, en une demi-heure on se retrouvait dans un Neiman-Marcus, un Saks, un Cartier, alors elles n'avaient aucune raison de faire les fières ces pimbêches de Mexico condamnées à s'habiller dans un Perisur. Mais attention, soyons discrètes – doña Lucila mit un doigt sur sa bouche –, voilà la filleule de Leonardo, il paraît qu'elle est très fière et très chic, comme on dit, elle a beaucoup voyagé, soyez naturelles mais ne la vexez pas.

Michelina était la seule à n'avoir subi aucune chirurgie faciale ; elle s'installa, aimable et souriante, au milieu de la vingtaine de femmes, riches, parfumées, attifées de l'autre côté de la frontière, embijoutées, quasiment toutes les cheveux teints en acajou, quelques-unes avec des lunettes de fantaisie à la vénitienne, d'autres larmoyantes avec leurs lentilles d'essai, mais toutes libérées, et si la capitaline était prête à suivre le rythme, O.K., mais si elle faisait la mijaurée, elle pourrait aller se faire voir... On était la bande de joyeuses luronnes, on buvait des liqueurs sucrées parce que ça montait plus vite à la tête et plus agréablement, comme si la vie était un dessert interminable (dessert ? désert ? désir ? ah, je déraile, Lucilita, et je n'en suis qu'à ma première *monjita*...). Elles se versaient de la liqueur d'anis sur des glaçons et cela donnait ce qu'on appelle ici une *monja*, une boisson nuageuse qui vous monte vite à la tête, comme de boire le ciel, les filles, se saouler en avalant des nuages : elles se mirent à chanter, toi et les nuages vous me rendez folle, toi et les nuages vous allez me tuer...

Elles riaient toutes en buvant encore des « nonnes », et puis quelqu'un dit à Michelina qu'elle devrait s'animer un peu, qu'elle avait l'air d'une nonne elle-même assise comme ça au milieu du salon sur son pouf de brocart lilas, toute en symétrie, mais dis donc, Lucilita, elle n'a rien de travers, ta filleule ? écoute, c'est la filleule de mon mari, pas la mienne, ah ! mais quelle perfection, les yeux bien écartés, le petit nez bien droit, le menton fendu, les lèvres si... ! Il y eut des rires gênés, des regards rougissants en direction de

Lucila, mais Lucila comme si de rien n'était, les allusions lui glissaient dessus comme de l'eau, elle, elle n'était là que pour fêter l'absence des hommes – à l'exception de ce petit Indien qui compte pour du beurre – et la filleule de mon mari est très fine, ce qui ne l'empêche pas d'être très aimable, ne lui donnez pas de complexes, laissez-la être comme elle est, et nous nous sommes comme nous sommes, après tout nous sommes toutes sorties du couvent, ne l'oubliez pas, nous sommes toutes passées par des écoles de bonnes sœurs, nous nous sommes toutes libérées un jour, alors n'embêtez pas Michelina, mais si nous sommes revenues au couvent, Lucilita, déclara une dame aux lunettes incrustées de diamants, nous sommes toutes seules, sans hommes, mais nous ne faisons que penser à eux... !

Cela déclencha un interminable jeu de ping-pong sur les hommes, leur méchanceté, leur fourberie, leur indifférence, leur manie de fuir les responsabilités en invoquant les surcharges de travail, leur peur devant la douleur physique, je voudrais bien voir un seul de ces salauds être capable d'accoucher une seule fois, leur maladresse sexuelle, comment ne pas aller se chercher des lovers ? allons, allons, Rosalba, qu'est-ce que t'en sais, ne soyez pas aussi sottes, moi je ne sais que ce que vous me racontez, les filles, moi telle que vous me voyez, par la Sainte Vierge, et elles se remirent à chanter un peu, puis elles recommencèrent à se moquer des hommes (« Ambrosio est complètement fou, il a obligé la bonne à se raser les aisselles et à se parfumer, tu te rends compte ? la pauvre chatte va se

sentir de la haute » ; « il fait le généreux parce que nous avons un compte joint à New York, mais moi j'ai vérifié le compte secret en Suisse, le numéro et tout, j'ai séduit l'avocat, on verra s'il réussit à me flouer ce radin de Nicolas » ; « ils croient tous que le fric nous revient jusqu'à ce qu'ils meurent, mais il faut connaître les comptes en banque et avoir un pouvoir sur les cartes de crédit pour le cas où ils nous laissent tomber un jour » ; « moi, mon premier mari je lui ai tiré d'un coup cent mille dollars sur sa carte Premier avant qu'il ait eu le temps de dire ouf » ; « il faut que nous regardions ensemble des films pornos, parce que sans ça, comme je te l'ai dit, ça ne marche pas... » ; « le Président m'a téléphoné, le Président m'a dit, il m'a confié que, il m'a embrassée, "vous devriez vous marier", que je lui ai dit »), mais elles n'osèrent pas déshabiller le simplet devant Michelina, laquelle leur tenait aimablement compagnie, souriante, jouant avec son collier de perles, acquiesçant avec grâce aux plaisanteries de ces dames, parfaite dans sa position ni de distance ni de connivence avec elles, craignant surtout que les choses ne finissent en grande embrassade collective, déballage, suées, plaintes, remords, désir vibrant réprimé, aveu terrible : il n'y a absolument rien d'intéressant à Campazas pour quiconque, étranger ou habitant du lieu, venu de la capitale ou originaire du Nord... Ah, l'envie de monter dans le Grumman et de s'envoler pour Vail à l'instant même, pour quoi faire ? pour se retrouver avec d'autres Mexicains insatisfaits, navrés de découvrir que tout l'argent du monde ne sert strictement à rien, parce qu'il y a

toujours quelque chose de plus, plus, plus, d'inaccessible, être la reine d'Angleterre, être le sultan de Brunei, être une pin-up comme Kim Basinger ou se payer un pin-up comme Tom Cruise ? Elles éclatèrent de rire en mimant les gestes du skieur, mais elles n'étaient pas sur les cimes du Colorado, elles étaient dans le désert du nord du Mexique, lequel explosa soudain au firmament sous l'effet du soleil couchant et traversa les vitraux de l'hôtel tudoro-normand, illuminant et coloriant le visage de la vingtaine de femmes d'un rouge luciférien, aveuglant leurs lentilles de contact et les obligeant à contempler le spectacle quotidien du soleil disparaissant au milieu du feu, emportant tous ses trésors dans l'inframonde en les exhibant une dernière fois parmi les montagnes chauves et les plaines caillouteuses, ne laissant que les figuiers de Barbarie couronner la nuit, emportant tout avec lui, la vie, la beauté, l'ambition, la jalousie, la fortune – reviendra-t-il, le soleil ?

Tous les regards se concentrèrent sur le coucher du soleil. Sauf deux.

Leonardo Barroso observait la scène de derrière un rideau cramoisi.

Michelina Laborde e Ycaza le fixait des yeux jusqu'à ce qu'il fixât les yeux sur elle.

Les deux regards se croisèrent au moment précis où personne ne s'occupait de savoir sur quoi se portaient les yeux de la capitaline ni si Leonardo était de retour ou non. Les vingt femmes contemplaient en silence le coucher du soleil comme si elles assistaient, affligées, à leurs propres funérailles.

C'est alors que la fanfare du Nord fit son entrée,

le salon s'emplit d'hommes en stetson et veste de cuir noir, le charme se rompit, les femmes poussèrent des cris de joie et n'entendirent même pas Michelina s'excuser, puis se diriger vers le rideau entre les plis duquel elle rencontra la main brûlante de son parrain.

## 5

Seule Lucila perçut dans quel fracas désespéré, quel épouvantable grincement de pneus la Lincoln sortit du garage, mais elle n'accorda pas grande importance à la chose car elle se disait que l'automobile aurait beau foncer, elle n'arriverait jamais aux limites de l'horizon rouge. La señora Barroso trouvait que c'était là une jolie idée poétique : « nous n'arriverons jamais à l'horizon », mais elle n'avait pas de mots pour la communiquer à ses copines, qui étaient, du reste, déjà bien pompettes. Elle n'avait peut-être d'ailleurs fait qu'imaginer un bruit de moteur, il ne s'agissait peut-être que de l'écho de la guitare dans sa tête folle.

Leonardo, lui, n'était pas ivre. Son horizon avait une limite : la frontière des États-Unis. L'air de la nuit soudaine l'éveilla encore plus, lui éclaircit les idées et le regard. Il conduisait d'une main. De l'autre, il serrait la main de Michelina. Il lui déclara qu'il regrettait d'avoir à le dire, mais il fallait qu'elle sache qu'elle aurait tout ce qu'elle voudrait, il n'aimait pas se vanter, mais à elle reviendrait tout l'argent, tout le pouvoir, pour le

moment elle ne voyait que le désert nu, mais sa vie pourrait ressembler à cette ville enchantée de l'autre côté de la frontière, des tours dorées, des palais de verre...

Oui, dit-elle, je sais, j'accepte.

Leonardo freina brusquement et dévia de la route droite du désert. Au loin veillaient les tumulus de pierres hérissés comme des cathédrales, qui se découpaient, à cette heure, comme de graciles silhouettes de papier dans le crépuscule.

Il la regarda comme si lui aussi y voyait dans l'obscurité. Les yeux de la jeune fille brillaient suffisamment. Ils avaient au moins cela en commun, Marianito son fils et elle, le don de voir dans le noir, de pénétrer la nuit. Peut-être que sans cette pénombre, il n'aurait pas clairement perçu ce qui se lisait dans les yeux de sa filleule. La lumière du jour aurait aveuglé les regards, c'est sûr. Il fallait la nuit pour voir clair dans l'âme de cette jeune femme.

Oui, dit-elle, je sais et j'accepte.

Leonardo s'agrippa de toutes ses forces au volant de la Lincoln immobile, comme s'il s'accrochait au rocher de son être le plus intime. L'argent c'était lui. Le pouvoir c'était lui. L'amour désiré, il s'en rendit compte, c'était elle.

— Non, pas moi.

— C'est toi, lui dit Michelina, toi que je veux.

Elle l'embrassa de ses lèvres parfaites, et il sentit, contre son menton rasé mais à la barbe renaissante à cette heure, la fossette du menton de Michelina. Il plongea dans la bouche ouverte de sa filleule, comme si toute la lumière n'avait d'autre origine

que cette langue, ces dents, cette salive. Il ferma les yeux pour embrasser et il vit toute la lumière du monde. Mais il ne lâcha pas le volant. Ses mains brûlaient de se poser sur le corps de Michelina, de fourrager entre les boutons, de chercher, de caresser et de dresser les seins, seconde symétrie de cette beauté parfaite.

Il l'embrassa longuement, explorant de sa langue le palais de la jeune femme, parfaitement formé, parfaitement lisse, mais c'est alors que Dieu et le Démon, ligüés une fois de plus, lui donnèrent l'impression qu'il embrassait son propre fils, que la langue du père se blessait et saignait au contact du palais fendillé comme une barrière de coraux, que la douceur des lèvres de Michelina se trouvait brusquement remplacée par le renflement charnu, irrité, enflammé, écorché, encombré de glaires et englué de mucosités, de son fils.

Avait-elle eu la même impression quand il lui avait fait l'amour la nuit précédente, sans oser l'avouer ? Pourquoi lui disait-elle maintenant qu'elle l'aimait lui, le père, alors qu'il était évident qu'elle était là pour séduire le fils, lequel était incapable de séduire quiconque ? N'était-elle pas là afin de conclure le pacte des familles, c'est-à-dire la protection illimitée que le puissant homme politique Leonardo Barroso avait accordée à la famille appauvrie des Laborde e Ycaza, en souvenir et remerciement d'un merveilleux séjour à Paris, les vins, les restaurants, les monuments ? N'était-ce pas pour cela que ça valait la peine de vivre, travailler, s'enrichir ? Paris était la récompense, et maintenant Paris c'était elle, Michelina incarnait



le monde, l'Europe, le bon goût, lui ne faisait que lui offrir le complément de son élégance et de sa beauté, l'argent sans lequel elle cesserait bientôt d'être belle et élégante, sans lequel elle ne serait qu'une aristocrate excentrique comme sa vieille grand-mère, courbée sur les curiosités collectionnables du passé...

Il l'invitait à conclure le pacte. Il en avait fait sa filleule pour rendre hommage à sa famille. Il lui offrait à présent son fils en mariage. Le couronnement de l'affaire.

— Mais j'ai déjà un fiancé dans la capitale.

Leonardo fixa le désert jusqu'à y perdre le regard.

— C'est fini.

— Je ne te mens pas, parrain.

— Tout s'achète. Ce freluquet s'intéressait plus à ton argent qu'à toi.

— Tu as fait ça pour moi, n'est-ce pas ? Toi aussi tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien.

Dans sa tête se profila la ligne invisible de la frontière et de ses promesses. Dans les hôtels de luxe de l'autre côté on le connaissait, on ne lui demandait pas de papiers d'identité ni de bagages pour lui donner la suite la plus luxueuse, pour une nuit ou pour quelques heures, lui faire monter le panier de fruits et le champagne glacé avant qu'il ait eu le temps de sortir de l'ascenseur. Un salon. Une chambre. Une salle de bains. Lui et elle se douchant ensemble, se savonnant, se caressant...

Leonardo mit le moteur en marche, fit faire

demi-tour à la Lincoln et prit la route de retour à Campazas.

## 6

La grand-mère doña Zarina était d'accord avec sa petite-fille. Michelina se marierait dans une robe à l'ancienne, un habit authentique que la vieille dame avait collectionné au long des générations. La petite pouvait choisir.

Une crinoline, déclara la jeune fille, j'ai toujours rêvé de porter une crinoline, pour qu'on soit obligé de deviner, d'imaginer, que personne ne sache comment est réellement la mariée. En ce cas, dit joyeusement la grand-mère, il te faut un voile.

Un soir, Michelina enfila sa robe de mariée, la crinoline et le voile, et elle se coucha seule pour la dernière fois. Elle rêva qu'elle se trouvait dans un couvent, qu'elle se promenait dans des cloîtres et sous des arcades, le long de chapelles et de couloirs, tandis que les autres nonnes rassemblées se penchaient comme des animaux entre les barreaux de leur cellule, lui criaient des obscénités parce qu'elle allait se marier, parce qu'elle préférait les amours avec un homme aux épousailles avec le Christ, elles l'injuriaient pour avoir manqué à ses vœux, être sortie de l'ordre, de sa classe.

Michelina essayait de fuir son rêve, dont l'espace était celui du couvent, mais toutes les nonnes, agglutinées devant l'autel, lui barraient le passage ; les servantes noires arrachaient l'habit des sœurs,

elles les dénudaient jusqu'à la taille tandis que les nonnes réclamaient le fouet à grands cris, afin de chasser le diable de la chair et donner l'exemple à sœur Michelina ; certaines répandaient impudiquement leurs menstrues sur les dalles, puis elles les léchaient et traçaient des croix de sang sur la pierre glacée ; d'autres s'allongeaient au côté des Christs gisants, couverts de plaies et d'épines, et là le rêve de Michelina à Mexico rejoignait celui de Mariano dans sa chambre sans lumière à Campazas, car le garçon rêvait lui aussi d'un de ces Christs douloureux tels qu'on en voit dans les églises mexicaines, plus douloureux que leur mère la Vierge, couchés dans des cercueils de verre, entourés de fleurs poussiéreuses, se transformant eux-mêmes en poussière, se dissolvant durant leur voyage de retour à l'esprit, ne laissant que le témoignage de quelques clous, une lance, une couronne d'épines, un chiffon imbibé de vinaigre... Quel soulagement que de laisser derrière soi les misères du corps transitoire !

Comme il enviait le Christ, Marianito. Si le Christ tout endolori, humilié, blessé reposait en sainte paix, pourquoi pas lui ? Lui qui ne désirait que vivre dans le ranch de ses parents, à lire toute la journée, sans autre compagnie que ces Indiens naturels, indifférents aux perversions de la nature, que certains qualifiaient de sauvages ou d'« Indiens effacés », comme lui, des êtres invisibles, à l'image de cette grande toile d'imitations et de métamorphoses qu'est le désert. Était-il plus enfermé, plus isolé dans la propriété du désert que les membres de sa famille à Disneyland, sans

aucun contact avec Campazas, avec le pays, ignorant ce qui se passe de l'autre côté de leurs hauts murs, ne consommant que des choses importées, ne regardant que la télévision par câble, ceux-là ne vivaient-ils aussi enfermés que lui ? Pourquoi lui refusait-on sa solitude, son isolement, s'ils étaient moindres que les leurs ? Lui qui lisait tant, de si belles choses, des mondes si parfaits, tels que son imagination les désirait, des passés infiniment nouveaux, des futurs déjà esquissés, déjà vécus.

Il rêva d'un lièvre.

Un lièvre est un quadrupède sauvage aux longues oreilles et courte queue.

Il a le poil roux et ses petits naissent poilus.

Il a les pattes plus longues que le lapin. Il court plus vite parce qu'il est très timide.

Il ne fouille pas la terre comme d'autres de son espèce : il établit sa tanière, il recherche un endroit stable, tiède, abrité, où l'on ne vient pas le déranger.

C'est un mammifère. Il a été nourri au lait, il en garde la nostalgie, il a envie de téter dans le noir, d'être tété, dans un nid, tranquillement, sans personne pour le regarder prendre son plaisir...

Pas une femme au monde ne supporterait son désir. Mariano voulait simplement vivre, physiquement, là où il avait toujours souhaité vivre et où il avait toujours vécu en esprit. Dans un ranch. Avec peu d'argent, beaucoup de livres et quelques Indiens effacés, silencieux comme lui. Seul, parce qu'il n'existait aucune femme au monde capable d'effacer tout l'espace en dehors de la chambre dans laquelle espace et présence se confondaient.

Michelina en serait-elle capable ? Respecterait-elle sa solitude ? Le délivrerait-elle à jamais de l'ambition, de l'héritage, du devoir social, de la nécessité de se montrer en public ?

Ce n'était pas sa faute si à l'intérieur de sa bouche vivait un lièvre aveugle, velu, véloce et vorace, à jamais niché sur sa langue.

## 7

Le jour des noces, Michelina fit son entrée dans le salon de la demeure tudoro-normande dans sa superbe robe ancienne à crinoline, souliers de satin blanc à talons plats et épais voile blanc qui lui dissimulait complètement le visage. Elle avait la tête ceinte d'une couronne de fleurs d'oranger. Elle était au bras de son père, l'ancien ambassadeur don Herminio Laborde. La mère de Michelina ne s'était pas sentie en état de faire le voyage jusqu'au Nord (les mauvaises langues disaient qu'elle désapprouvait le mariage, mais qu'elle n'avait pas eu les moyens de l'empêcher). La grand-mère, elle, aurait bien fait le voyage, malgré son âge.

— J'ai vu tous les croisements imaginables et plus encore, même entre tigresse et gorille, rien ne peut me faire peur, et donc certainement pas l'union d'une colombe et d'un lapin.

Sa santé ne lui permit pas de faire le voyage ; elle était cependant présente, d'une certaine façon, par la crinoline, le voile... Doña Lucila passa un mois entier à Houston à monter son trousseau comme

# Carlos Fuentes

## La frontière de verre

**Roman en neuf récits**

Traduit de l'espagnol (Mexique) par Céline Zins

« Il aurait aimé pouvoir lui dire, ne te fie pas aux apparences, je ne suis pas ce dont j'ai l'air, mais il ne pouvait parler à la vitre, il ne pouvait que s'éprendre de la lumière des vitres, laquelle, oui, pouvait la toucher, la pénétrer ; ils avaient la lumière en commun. »

Tissées entre elles, les neuf nouvelles qui composent ce récit sont comme des fragments de l'âme des Mexicains. On y croise un homme d'affaires sans scrupule amoureux de sa belle-fille ; un chef cuisinier horrifié par la déliquescence culinaire aux États-Unis ; une vieille femme raciste qui emploie des bonnes étrangères ; un laveur de vitres immigré au sommet d'un building où travaille une Américaine. Tout semble à la fois les séparer et les rapprocher, hormis peut-être cette frontière de verre, celle qui sépare le Mexique des États-Unis.

« Carlos Fuentes est un monstre sacré de la littérature latino-américaine. »

Delphine Peras, *L'Express*



La frontière de verre  
**Carlos Fuentes**

Cette édition électronique du livre  
*La frontière de verre* de Carlos Fuentes  
a été réalisée le 4 juin 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072860638 - Numéro d'édition : 357250).  
Code Sodis : U28844 - ISBN : 9782072860669.  
Numéro d'édition : 357253.